

le 23 mai 1900.

Comrade président,

Conformément à ta demande, je vais te dire qui je suis. Ce sera sans doute un peu long mais tu choisiras ce que tu jugeras bon d'être retenu.

Je suis né à Villacoublay (auvergne Ardennes) le 7 novembre 1901, d'un père instituteur et d'une mère sans profession; j'avais un frère de six ans mon oncle.

J'ai connu, évidemment tous les grands événements de l'époque, l'automobile, l'aviation, puis la grande guerre 14-18, qui devait être la "danse des déesses". Mon frère s'y illustra et revint avec plusieurs médailles. Tous les soldats étaient partis réellement "la fleur au fusil"; le sentiment patriotique était général, et la tâche maudite de l'Alsace-Lorraine sur nos atlas avait servi de dépayage. J'ai toujours gardé un amour immense de la France, la Patrie qui a pris le pas sur toutes les autres "valeurs". Pour être tranquille dans son travail, ménage, quand j'ai eu trois ans, maman me confiait souvent à mon père; je m'essayais bien sage, au fond de la classe. J'écoutais et je regardais, si bien que quand j'ai eu 5 ans, âge légal pour apprendre à lire, je savais déjà. Après mes études primaires, je préparai "Arts et Métiers", que je dus abandonner au bout de 2 ans, la jeunesse ayant beaucoup souffert de la malnutrition, due au blocus des côtes; sans préparation spéciale, je me présentai à l'École Normale où je fus admis 2^e; une opération intestinale me fit perdre encore un an, et je ne terminai mes études d'instituteur qu'en 1921. Cette fois major de promotion.

2)

Le bon résultat me fit obtenir, à la rentrée d'octobre, avec la confiance de mes chefs, le poste de chef de l'école de garçons du chef-lieu de canton de Villamblard. En 1925, par amitié pour le maire, je dus accepter le poste de secrétaire de mairie, chose que je n'avais jamais envisagée. En 1928, l'adjoint, un docteur vaniteux et incapable, réussit à décourager le maire, qui démissionna et à prendre la place. J'aurais pu partir, mais une sorte de pressentiment me retint. Ce n'était pas par l'appât du gain, puisque je ne touchais qu'une indemnité insignifiante, ne pouvant même pas être assimilée à un salaire; d'autre part, les améliorations sociales, fréquentes à cette époque, risquaient, par les nombreuses démarches à faire, de désorienter les bénéficiaires, mes amis cultivateurs, ainsi que les vieux, les malades, etc., que je ne pouvais pas abandonner. Et puis, surtout j'ai eu comme une sorte de prémonition: ce secrétariat pouvait devenir une sorte de couverture en cas de travail clandestin; cette idée, qui m'était venue comme ça, par hasard, devint un jour une nécessité vitale.

Le nommé Hitler avait réussi par ses outrances à pousser son peuple vers une aventure folle. Au lieu de ralentir son action, la débâcle de Munich ne fit que lui permettre de parfaire sa préparation. Il lança son attaque où il voulut et quand il voulut. La "drôle de guerre" me donna l'occasion de devenir le maître absolu de Villamblard sans que je l'aie voulu: le maire, mobilisé à l'hôpital d'Angers, ne s'inquiéta jamais de ce qui se passait dans sa commune; l'adjoint, brave homme mais sans initiative, le Conseil municipal égal à zéro, je restai le seul, bien que n'ayant aucune délégation, à m'occuper des affaires communales qui furent nombreuses et variées. Arrivés de 200 réfugiés strasbourgeois et bientôt plus de 400; demandes de toutes sortes des familles des mobilisés.

3)

ceux-ci avec les propriétaires, pour le logement ou
l'hébergement de cet afflux de population,
paiement des allocations, etc; et aussi bonne
marche de l'administration ordinaire, etc. Cela
faisait beaucoup, et bien que je fusse aidé par
l'interprète alsacienne et sa fille, plus le
doublement de l'effectif de ma classe, en octobre,
(plus de 50 élèves!) tout cela faisait un travail
choucrissant, auquel je réussis à faire face, malgré
la fatigue, pendant un an. En mai 1940, quand
l'offensive allemande se déclancha, notre armée
coupée en deux, l'ennemi passa la marne, puis
la Seine, puis la Loire, malgré quelques points de
résistance désespérée, les civils fuyant sur les routes
et harcelés par l'aviation nazie, le pays sans
trains, sans courrier, sans journaux, le gouvernement
et l'état-major se trouvant on ne savait où, les
nouvelles, intermittentes, n'arrivent que par radio,
on attendait la fin sans trop savoir ce qu'elle
serait. Enfin, le 16 juin, ma radio annonce
une communication du maréchal Pétain pour le
lendemain 17 juin, à midi. Avec deux gendarmes
venus aux nouvelles, nous attendions que le maréchal
parlât. De sa voix chevrotante, il nous annonce
alors que la France était obligée d'accepter un
arrêt des hostilités, sans pouvoir discuter. C'était
la capitulation sans conditions. Quand le maréchal
eut terminé, Radio-France se crut obligée de
faire retentir la Marseillaise: le jour de gloire
était arrivé!! C'était plus qu'un pouvoir entendre.
Les yeux pleins de larmes, les poings serrés je me
jurai que jamais je n'accepterais cela, jamais,
jamais! Les deux gendarmes étaient debout,
derrière moi, au garde-à-vous. Nous nous séparâmes
sans rien dire. Ils démissionnèrent dès le lendemain.
L'un d'eux, pied noir tunisien, retourna chez

4)

Qui pour s'engager dans l'armée du Général
Günther; l'autre, par la suite, devint instructeur
des maquis. Quant à moi, je venais, en un
instant, d'entrer en Résistance, en silence,
j'entreprenais mon travail de sape: une
nouvelle guerre commençait!

Le nouveau gouvernement de l'état français,
capitale Vichy, s'il laissait beaucoup d'indécis, eut
tout de suite des partisans acharnés, ses dilateurs, la
~~militaire~~ milice aussi féroce que les S.S. Les fonctionnaires
suspects furent déplacés. Le maire, qui ne m'aimait
toujours pas, réussit avec la complicité du sous-Prefet, à
obtenir mon déplacement immédiat que je n'acceptai
pas; grâce à l'appui de l'inspecteur d'Académie, je
pus obtenir un congé immédiat (sans traitement)
renouvelable chaque année: je craignais pour mon
secrétariat de mairie, que je sentais indispensable; la
création d'une zone libre, trait de génie des nazis, avait
permis de s'y réfugier tous les chercheurs et les inquiets
du pays: les allemands et les Vichyssois y faisaient des
pêches miraculeuses, mais de mon côté je pouvais faire
un travail important, même permettre, par mes faux
papiers, des évacuations très nombreuses, les Juifs étant
les plus nombreux, mais aussi toutes les catégories déclarées
hors la loi par le Gouvernement; avec un paysan
ami, j'eus installé un relais d'une chaîne d'évasion vers
l'Espagne du juif (de mes clients) avocat international
devint le chef, pour la France, du réseau britannique
Vic et me fit entrer dans cette organisation, dépendant
de l'I.S., comme agent I. 1. - A ce moment-là, je
travaillai pour tout le groupe français, avec ses
diverses branches: instruction, renseignement, évasion. La
presque totalité des agents, souvent très importants
fut équipée par moi; Les agents de liaison passaient
presque chaque jour, profitant de l'importance de
la population changeante qui passait à mon bureau

5) chaque jour : Toutes les communications étaient verbales ; jamais sur papier. Un employé supérieur de l'administration de Vichy, qui a voulu garder l'anonymat, me faisait parvenir, par des voies micrographiques, des décisions importantes, qui, naturellement étaient aussitôt transmises à notre centre, à Lyon. Malgré les craintes toujours possibles, de fuites, de délation, de harcèlement inconsidéré, ou même de l'introduction d'une "toupie", j'aurais pu continuer mon travail longtemps. Mais le maire, toujours lui, fit des siennes, ayant pu se faire désigner malgré de nombreuses rebuffades, chef de secteur de l'armée secrète (secrète !) il crut que ce ne pouvait être qu'un vague titre ; mais, quand il recut des armes, il prit peur : après en avoir enfoncé dans son garage (les maçons, en ont encore retrouvé en démolissant), il vint me prier de les cacher (en attendant !) ; il me dénonça à la Gestapo. Après avoir constitué une liste suffisante, ces messieurs (de Limoges) vinrent passer une semaine dans la région ; je fus le 1^{er} arrêté ; ils ne trouvèrent pas les fusils. Sans quoi, c'en était immédiatement collé au mur ; pendant ce temps, le maire s'enfuyait par l'Espagne en Algérie, où il passa une fin de guerre bien tranquille. Je suis resté longtemps sans preuve orale ou écrite, mais ma belle-fille a découvert, aux archives de Périgueux, un rapport de la gendarmerie de Villambard, dont j'ai une photocopie, et qui ne laisse aucun doute. A Limoges j'ai été "interrogé" par la Gestapo. Les mêmes hommes, qui venaient de tuer le docteur Nessimann, premier chef de clinique du Dr Schweitzer à Lambarancé, vinrent me faire subir le même supplice, (dit du palan) ; là où Nessimann avait eu les vertèbres rompues, j'eus seulement les épaules disjointes et un nombre incalculable de ~~matrices~~ lésions par les coups de matraque. Je ne pense pas avoir pu servir à une seconde séance.

6)

Le fils Hessmann, Jean Tamiel, a recherché vainement pendant longtemps les circonstances et les suites de la mort de son père, son ouvrage "La Cassure" se termina sur un constat d'échec; grâce à ma longévité, assez ahurissante, j'ai pu être le seul témoin encore vivant à pouvoir donner une description précise du supplice et des indications précises sur l'orientation des recherches, qui ont permis à J.-D. Hessmann de rectifier son premier ouvrage et même d'en écrire un second, qui donne une histoire assez ~~réaliste~~ ^{réaliste} (et horrifique) de la Résistance en Périgord - sud. Le nombre important de sorties que fit la Gestapo emplit rapidement la prison de Limoges; dont les prisonniers furent évacués sur Compiègne, dont le camp se trouva lui aussi surchargé. Deux convois en partirent les 20 et 22 janvier 1944 pour Buchenwald, dans les fameux wagons à bestiaux à 100 hommes chacun. Le parcours dura 2 jours 1/2, dans les conditions effroyables, que tout le monde connaît. Il faudrait un très gros livre pour raconter tout ce qui s'est passé dans ces wagons. Je me contenterais de dire le comportement de trois hommes: le premier, journaliste connu dont j'aimais beaucoup les articles intelligents et qui devint subitement fou; le second, célèbre théologien de grande taille, refuse de retirer son visage du petit carré d'aération, malgré les gens qui tombaient étouffés autour de lui; le dernier, de très grande taille aussi, diplomate distingué, et qui par contre, sut faire régner dans son coin une discipline admirable. Je ne suis pas qualifié pour donner des bons ou des mauvais points. Mais je pense dire que, dans des conditions semblables, des gens d'un niveau et d'une éducation semblable, peuvent avoir des comportements très différents. Enfant à celui qui juge, il peut se trouver lui aussi, suivant le moment, dans des dispositions différentes. Pour ce qui me concerne, je n'aurais jamais voulu accepter d'être juré d'assises, de peur de rappeler un jour, une décision pourtant prise à son essent

7)

Les conditions dans lesquelles nous avons vécu sont peut-être la cause que toutes les données nous avons fait, à notre façon, un "voyage au bout de la nuit" et j'accrois que la prudence est de rigueur.

Le passage à Buchenwald a été sans histoire; nous sommes restés au "petit camp", numérotés, fichés, photographiés, comme tous les prisonniers. Les longues attentes dans la neige épaisse ont provoqué les premiers décès. Un ingénieur français travaillant aux V 2 et connaissant l'un de nous est venu le voir et lui a "passé le tuyau": une usine de fusil va être terminée, on cherche des armuriers qui seront mis de côté en attendant la mise en marche; l'autre, bon garçon, nous a passé le "tuyau": il s'est trouvé beaucoup d'armuriers. Naturellement j'ai refusé de travailler pour une usine de guerre; ceux qui m'ont imité, et aussi ceux qui n'avaient vraiment aucune connaissance industrielle ont été rassemblés pour être envoyés dans des camps où on saurait nous "mâter". C'est ainsi que deux convois sont partis, 1200 hommes à Flossenbürg et 800 à Mauthausen, où les conditions étaient différentes. J'ajoute, tu connais la formule: "Ici il n'y a pas de malades, il n'y a que des morts et des vivants." Elle s'est révélée exacte. Au block 2, chez "le Borgne", les coups pleuvaient nuit et jour, sans arrêt; un matin, j'ai pu assister au transport des morts de la nuit, du revier au crématoire "120". Il paraît que c'était le nombre quotidien. Le jour où on fit un tri pour un départ vers les Kommandos, je ne savais pas où j'allais, mais je pensais que rien ne pouvait être plus terrible que "Floss". Je bombai le torse devant une sorte de médecin monocle, qui nous barbouillait de signes à l'encre rouge. Je fus pris, et on nous équipa pour le départ, le lendemain, on embarqua; c'était

Hraditzko, on nous arrivâmes le 5 mars 1944
 je ne te parlerai pas de Hraditzko, tu connais. Sur
 un effectif total de 500 hommes occupés aux travaux
 de finition d'un camp d'entraînement pour SS,
 la moitié étaient Français de toutes professions
 formant comme un grand village, et, comme
 dans tous les villages français, ses deux
 personnages habituels, l'instituteur et le curé.
 Le dernier était l'abbé Gay, vicaire de Mantua.
 Il a été exemplaire et héroïque, et l'Eglise catholique
 aurait dû se faire un devoir de le béatifier.
 L'instituteur, c'était moi. L'abbé Gay, a pensé
 de suite, devant cette nouvelle situation que
 Dieu venait de le désigner pour une mission
 extraordinaire, de mon côté, ayant appris, et
 enseigné, que le devoir de tout Français était
 d'aimer la France, et de la défendre de toutes ses
 forces si besoin était, nous nous sommes unis
 comme de vrais amis pour combattre l'ennemi commun. Pour
 ma part, j'ai pris souvent des risques considérables que
 tous mes camarades ont reconnus. J'ai essayé de remonter
 le moral des défaits, et j'y suis très souvent parvenu.
 J'ai échappé souvent, miraculeusement à la mort violente;
 d'autre part, je suis le seul à avoir guéri, sans soins ou presque
 de la terrible pneumonie qui était la cause de plus de 40%
 des décès. Jusqu'au débarquement du 6 juin 1944, certains
 ont pu recevoir quelques colis, plus ou moins éventrés et un
 peu de courrier. J'avais pu savoir ainsi que ma femme
 s'était trouvée enceinte quelques jours après mon
 arrestation, puis plus rien. Nous étions cinq à avoir
 appris pareille nouvelle concernant nos épouses et nous en
 parlions souvent. Je suis le seul à être revenu. Puisque
 je parle de ma femme, je voudrais te dire qu'elle s'est

9) conduite comme un bon petit soldat, elle m'a beaucoup secondé dans mon travail, a continué seule après mon arrestation, a contribué à monter une action avec le marquis; a été arrêtée par la Milice et n'a dû de ne pas être emprisonnée de suite qu'à son état avancé de grossesse. Elle a eu le bon goût d'accoucher le 21 août, jour où les allemands s'enfuyaient de la région. Elle aurait mérité une décoration militaire, à laquelle nous n'avons pas pensé, n'en ayant pas demandé moi-même; nous sommes quand même associés sur la médaille des justes. Quant à moi, dès mon retour le 25 mai 1945, je n'ai rien demandé d'autre que le remplacement de mes dents, que j'avais toutes perdues sous les coups; l'extraction des racines, déjà recouvertes par les gencives, n'a pas été une petite affaire. Je n'avais pas non plus, demandé de pension d'invalidité, ne voulant pas me être battu en "mercenaire". Ce n'est qu'en 1953 que j'ai dû me résoudre à demander cette pension d'invalidité; je ne pouvais plus tenir financièrement (j'ai élevé 10 enfants). Mon chef de réseau était mort (mystérieusement), le liquidateur du réseau aussi. Heureusement, j'étais allé souvent à Paris en 1946, au ministère de la Défense, pour faire rapatrier en France mes états de services, détenus à Londres soit par l'Intelligence Service, soit par les bureaux du Colonel Passy.

Je voulais terminer cette longue lettre; je suis fatigué et j'y vais très mal. Eu sais qu'à Hraditzko, nous avons subi, trois jours durant, les 9, 10 et 11 avril 1945 les fusillades des Jeunesses hitlériennes, qui avaient pris le pouvoir à la faveur d'un complot du colonel commandant che camp. Le 11 avril nous n'étions plus que 232 au départ sous la traversée du bois, a fut un carnage; arrivés sur les lieux de travail, ils demandèrent aux blessés de se déclarer ~~sous~~ ^{cachés} sous quelques arbres; là ils les achevèrent tous d'une rafale

dans la nuit. Apprenant les faits, le Colonel revint précipitamment
 donna l'ordre d'arrêter le massacre et de rentrer au camp; en route,
 mon camarade de chambre Biraud, blessé au mollet mais qui
 n'avait rien dit, s'accrocha à moi, à bout forces par le
 sang perdu; pensant que nous serions tués tous les deux
 comme d'habitude, les autres s'écartaient, mais rien n'eut
 lieu, suivant des ordres du colonel. Nous eûmes à l'après-midi,
 des charrettes ramener les morts et les entassèrent
 dans une pièce inoccupée du revier. Malgré l'interdiction
 de sortir des blocks, je voulus les revoir encore, et allai
 coller mon œil à une vitre crasseuse, sous le regard courroucé
 de la sentinelle du mirador. Y'en reconnus quelques-uns, grâce
 à leurs numéros, dont le curé Gay, la tête écharnée par une
 rafale; le sol était parsemé de débris sanguinolents
 qui devaient être des bouts de cervelles éjectés lors
 d'un trans port des corps; une ombre circulait autour
 du tas; je reconnus l'infirmier Paul, tenant d'une
 main la casserole dans laquelle il réchauffait chaque
 jour sa soupe, et il y déposait précieusement les morceaux
 sanguinolents. S'il avait voulu simplement nettoyer la
 pièce, il n'aurait sans doute pas pris autant de
 précautions et aurait emprunté une pelle et une balayette;
 mais la casserole! sa précieuse casserole!! Je suis parti
 précipitamment. Je n'ai jamais voulu parler de cette
 scène à personne; je te la raconte à toi qui es mieux
 qualifié que moi pour en tirer des conséquences; mais
 je suis à peu près certain d'avoir assisté à la
 préparation d'un acte de cannibalisme. a-t-on connu
 d'autres cas? Je ne sais pas.

Je termine, mon cher camarade par
 une réflexion personnelle. On parle beaucoup, ces
 jours-ci, au moment où les derniers témoins vont
 disparaître, d'un devoir de mémoire. C'est bien tard.
 Par ses voyages sur les lieux, Ebssenburg a fait
 plus que d'autres pour l'initiation du public, et
 surtout des jeunes. Je ne sais pas si ceux qui

117
m'ont pas connu la guerre comprendront. Il y
a tant de Tartarins que nos souvenirs risquent
de susciter une certaine incredulite. On a beau
parler, écrire, montrer des images, il y a une chose
qui est incommunicable, c'est l'ambiance; rien ne
peut la remplacer. Le monde actuel, dansant sur un
volcan, risque de la retrouver un jour. Nous sommes
entourés de tant de gens qui s'entretiennent avec entrain
qu'aucun risque de catastrophe ne peut être écarté.

Je m'arrête; je suis fatigué. Excuse-moi
de t'avoir infligé un si lourd pensum. Tu en
tireras ce que tu jugeras utile.

Je t'adresse mes meilleures amitiés.
Je te prie de présenter mes respectueux hommages
à Madame Deneri, ainsi qu'à Madame de
la Cachetière que je remercie, et mes affectueux
bonjours à ta famille, ainsi qu'aux camarades
qui t'arrivera de rencontrer.

Mme Jarbo

P.S. En me relisant, je m'exerceis que j'ai fait beaucoup d'erreurs et d'oublis.
En 1942, après mon divorce, je me suis remarié avec ma jeune secrétaire alsacienne
qui était la sœur de pasteur Frantz, au moment des Chantiers de Jeunes, de la brigade
Alsac. Lorraine, de la division Messin, parachutiste en Algérie et aumonier général
de l'Armée de Terre (valeurs militaires, croix de guerre, Légion d'Honneur, Mérite).
Mon père aussi avait eu la Légion d'Honneur en 1905. En 1946, j'ai pris ma
retraite de l'enseignement, les nouvelles méthodes m'ont plaisanté, et je suis devenu
agriculteur. Ma femme est décédée d'un infarctus, en février 1957; et depuis
je suis très malheureux.

M. D.